

ROMAN CANADIEN INÉDIT

UN

AMOUR SOUS LES FRIMAS

DEUXIÈME PARTIE

(Suite)

Henri ne put s'empêcher de sourire légèrement :

—Soyez tranquille, monsieur ; encore une minute, et je suis tout à vos ordres.

Marguerite le reçut en camarade :

—Je vois, dit-elle, en riant, que mon oncle et vous, vous venez de tramer quelque complot contre moi.

—Mademoiselle, je viens simplement vous inviter à faire une petite promenade en canot. Si vous voulez en profiter, je suis tout à votre disposition.

—Monsieur, vous êtes vraiment trop aimable, et j'accepte avec beaucoup de reconnaissance.

—Il n'y a pas de quoi, mademoiselle, car je suis plus que payé par le plaisir d'être en votre compagnie.

—Que vous êtes flatteur, ce soir.

—Non ; je vous assure que je ne dis que la vérité.

—Allons, mes enfants, s'écria l'oncle, je vous laisse à vos politesses. Bonne promenade, amusez-vous bien !.....

—Mais, mon oncle, interrompit Marguerite ; il y a de la place pour vous dans le canot ; venez avec nous.

—Non non, le canot est petit et je suis trop gros ; je pourrais le faire chavirer, ce qui ne serait pas drôle. D'ailleurs, je suis vieux, et je ne peux pas rester longtemps les jambes allongées dans le fond d'un canot. Au plaisir !

Et il s'éloigna.

—Oh ! le méchant oncle, fit Marguerite en riant.

Arrivé sur la jetée, Henri, d'une main ramena le canot à toucher près du bord, tandis que de l'autre il soutenait Marguerite et l'aidait à descendre. Il lui semblait que la main de la jeune fille tremblait légèrement, en serrant la sienne. Était-ce l'émotion ou la crainte ? Qui sait ?

Une fois Marguerite solidement assise à un bout du canot, Henri y descendit avec beaucoup de précautions et saisit les avirons. Il les maniait avec une grande dextérité, tantôt d'un coup sec et nerveux qui faisait jaillir l'eau à la surface, tantôt les enfonçant mollement avec une lenteur calculée.

Arrivé au milieu de la rivière, Henri ramena l'extrémité des rames dans le canot, comme pour prendre haleine ; Marguerite l'en avait prié, pour mieux admirer le tableau qui se déroulait sous leurs yeux.

—Quel contraste, dit-elle, entre l'aspect de ce port, l'hiver, et celui qu'il présente maintenant en été. L'hiver, ce n'est qu'un vaste plancher de glace couvert de neige ; tout est blanc, alentour : la terre, les toits des maisons. Seuls, les pins conservent leur verdure ; les autres arbres entrechoquent dans les airs leurs branches dénudées comme des bras de squelettes. Les carcasses des navires sont figées dans l'immobilité de la glace, avec leurs mâtures toutes nues, tendues tristement vers le ciel gris. Vous vous rappelez bien, l'hiver dernier, nous sommes venus ici même plusieurs fois en traîneau, nous y avons assisté à des courses, au même endroit où nous naviguons aujourd'hui.

—Oui, je me rappelle fort bien, fit Henri, et il est vraiment curieux d'observer ce que les saisons apportent de changements dans la physiologie de la nature.

—Oui, poursuivait Marguerite, l'hiver ne manque pas de poésie, mais que l'été est donc agréable, surtout dans cette île, où nous ne connaissons guère de journées trop chaudes et où les nuits sont toujours fraîches. Vive l'été ! Voyez maintenant cette belle plaine liquide, toute bleue, légèrement ondulée par la brise et par le flux. Des barques fragiles y balancent leurs voiles triangulaires comme des ailes de mouettes blanches. Et ces canots, là-bas, avec leurs avirons qui fendent l'eau. Ne dirait-on pas dans l'éloignement une troupe de ces insectes qui effleurent à peine de leurs longues pattes le miroir poli des fontaines ? Voyez ce yacht, avec ses formes sveltes et gracieuses, son pont ciré comme un parquet, ses cabines reluisantes, ses cuivres, qui dans le jour renvoient des étincelles au soleil. Qu'un voyage doit être bon sur un semblable navire ! Ne dirait-on pas le cou effilé et la coupe élégante d'une sarcelle au repos, prête à s'élaner sur les ondes. C'est le palais flottant d'un Crépuscule américain, qui vient chercher ici pour sa famille les brises fraîches et salutaires de nos climats. Puis, ces larges vaisseaux ancrés sur les bords ou au milieu du port, masses blanches aux vastes aubes, aux étages de cabines blanches superposées, comme des maisons flottantes, qui leur donnent l'air de cygnes gigantesques découpant sur l'onde leurs formes arrondies. Et ces autres aux bustes plus effilés, à la taille plus fine, d'une couleur plus sombre, longs comme ces serpents monstrueux que l'imagination ou la mauvaise foi de quelques marins voient glisser sur les flots. Tous nous amènent chaque jour et de tous les côtés des foules de touristes, à la recherche de la fraîcheur, des bains de mer et de beaux sites à visiter.

Pendant que Marguerite parlait ainsi, Henri l'écoutait avec une admiration mal déguisée. Parfois, ses rames, près de s'enfoncer dans l'eau, s'arrêtaient soudain à la surface, et le jeune homme se penchait, en avant vers son interlocutrice, comme s'il eût craint de perdre une seule de ses paroles. La voix de la jeune fille résonnait mélodieusement dans le silence, comme les perles humides en tombant des avirons. C'était une musique suave qui faisait vibrer les cordes les plus sensibles de l'âme. Henri l'écoutait, ravi, et la dévorait des yeux. Jamais il ne l'avait vue si belle, jamais il ne lui avait connu cet enthousiasme qui l'enivrait maintenant. Elle lui apparaissait sous un aspect tout nouveau. Quoiqu'elle fût encore un peu maigre et pâle, sa physionomie brillait du feu de l'inspiration intérieure.

On y voyait courir le souffle de la poésie, comme aux soirs d'été, ces lueurs fauves qui sillonnent le front des cieux. Dans la lumière effacée du crépuscule, on eût dit une déesse émergeant des flots pour inspecter son humide empire.

Et elle parlait, parlait toujours, notant les moindres détails du tableau qui se déroulait sous ses yeux, y trouvant toujours des aspects nouveaux, comme un peintre qui ajoute sans cesse à son œuvre de nouvelles lignes et de nouvelles couleurs.

Ce n'était plus la Marguerite des mois passés, l'enfant vive, gaie, insouciant, sans expérience, qui se laissait aller mollement au courant du fleuve de la vie ; ce n'était plus la Marguerite de ces derniers jours, jetée brutalement à terre par la désillusion, par le désenchantement, par la désespérance. Une nouvelle Marguerite venait de se révéler tout à coup sous les traits d'une ange déployant ses ailes pour s'envoler dans les sphères mystérieuses de la poésie, c'est-à-dire de l'amour dégagé de la matière, de l'amour dans son essence la plus pure. Elle était désormais au nombre de ces âmes privilégiées qui vont puiser la douceur de leurs jouissances dans les profondeurs les plus intimes de la nature, comme les abeilles le miel au fond des fleurs. Les unes sont prédestinées par la naissance, c'est le plus petit nombre ; les autres sont consacrées par la douleur : lyres éoliennes suspendues aux branches des arbres du chemin de la vie et qui soupirent lorsque le vent de l'adversité passe à travers leurs cordes, c'est-à-dire les fibres de leurs cœurs. Les poètes ne sont que des âmes blessées, des cœurs tendres, qui voient

et sentent là où les autres ne voient et ne sentent rien.

Henri comprenait tout cela en écoutant Marguerite. Elle se révélait à lui tout à coup comme une intelligence supérieure ou plutôt comme une âme ouverte aux sensibilités les plus exquises. Il ne savait au juste s'il devait se réjouir ou s'attrister de cette transformation, qui semblait augmenter encore la distance qui le séparait de Marguerite. Il fallait plutôt s'en attrister, car il sentait la jeune fille emportée de plus en plus par un courant de mysticisme et de poésie qui l'éloignait des amours ordinaires.

Tout se transfigurait sous le prisme de son imagination, et les détails les plus vulgaires en apparence se revêtaient à ses yeux de formes et de couleurs exquises.

Henri n'osait pas l'interrompre ; il se contentait de l'écouter :

—Je ne puis me lasser, disait-elle, d'admirer le contraste du rouge foncé de la grève avec la teinte azurée de l'eau et le vert tendre des rives, tacheté çà et là du vert plus sombre des pins. Toute cette côte, quoiqu'un peu basse, est magnifique. Voyez ici le soleil couchant qui allume ses derniers reflets dans les vitres des maisons de Southport. C'est un vrai brasier. Cette lueur encore incertaine qu'on aperçoit là-bas, au bout de cette langue de terre, c'est celle du phare qui marque l'entrée du port. Je ne sais pourquoi je vous parle de toutes ces choses que vous connaissez aussi bien et mieux que moi ; mais, ces détails ont pour moi, ce soir, un aspect tout nouveau et un charme que je ne leur connaissais pas auparavant.

Bientôt, le brasier des maisons de Southport diminua d'intensité, et peu à peu finit par s'éteindre. Les rayons du soleil mourant ne parvenaient plus jusque-là. En se retirant, ils effleurèrent l'eau d'une dernière caresse, comme d'un dernier baiser avant le repos de la nuit ; puis l'astre disparut au-dessous de l'horizon, laissant dans le ciel de grandes traînées lumineuses dont les teintes devinrent de moins en moins vives, et qui finirent par s'effacer complètement.

Alors commença le crépuscule.

Ce fut d'abord une lumière douce, un peu sombre, comme une teinte légère de mélancolie répandue sur tout le paysage. Pas un souffle n'agitait l'air. Sur les deux rives, les arbres inclinaient leurs branches immobiles comme si, lassés de la chaleur du jour, ils se fussent recueillis pour le repos de la nuit. Là bas un panache épais de fumée noire s'attardait autour de la cheminée d'un moulin à vapeur. Le port n'était plus qu'un vaste miroir où se réfléchissaient dans la limpidité de l'eau l'escarpement rouge des rives, les talus verdoyants, les bouquets d'arbres, les carcasses, les mâts et les voiles des navires.

Bientôt sous le flot des ombres envahissantes, tous les objets perdaient la netteté de leurs contours et se confondaient à la vue. Dans l'éloignement que prête l'obscurité, Charlottetown apparaissait enfouie dans un fouillis de verdure. Au premier plan, les jetées qui séparent les bassins ouverts, donnant dans l'ombre l'illusion d'un groupe d'îles ; en arrière, comme au fond d'un tableau, un prolongement plat de maisons, d'arbres, avec, çà et là, une pointe de clocher s'élevant curieusement au-dessus des toits, et des lumières perçant au travers de l'obscurité. Grâce à la complicité de la nuit, l'imagination pouvait facilement prolonger l'illusion des premiers plans et se figurer Venise endormie sur les flots bleus de l'Adriatique, et dans la limpidité de son ciel.

Henri imaginait volontiers qu'il naviguait dans une gondole, qu'il était à côté de sa fiancée et qu'il allait chanter avec elle un long duo d'amour dont les notes iraient expirer sur la grève avec le flot. Mais, sa fiancée lui échappait toujours de plus en plus. Ses chants semblaient ne plus appartenir à la terre ; ils semblaient au ciel.

LOUIS TESSON.

A suivre